



sous la direction d' **Adelino Braz**

CONNAÎTRE
EN CITATIONS

LA COMPILATION

PLATON ARISTOTE DESCARTES SPINOZA KANT HEGEL NIETZSCHE BOURDIEU FOUCAULT

La sagesse de l'ignorance

« Quand je sus la réponse de l'oracle, je me dis en moi-même : que veut dire le dieu ? Quel sens cachent ses paroles ? Car je sais bien qu'il n'y a en moi aucune sagesse, ni petite ni grande ; Que veut-il donc dire, en me déclarant le plus sage des hommes ? »

Apologie de Socrate, 21 b.



Idée

La sagesse, celle du moins dont les hommes sont capables, loin d'être la négation de l'ignorance, se présente, au contraire et paradoxalement, comme un savoir de l'ignorance.

Contexte

L'*Apologie de Socrate*, premier ouvrage de Platon, est l'occasion pour ce dernier de relater le procès de son maître et de revenir sur les véritables raisons qui ont mené Socrate à devoir répondre de lui-même face à la justice des hommes. On accuse Socrate d'impiété et de corruption de la jeunesse. Mais le véritable motif, que Socrate met au jour, est son incessante activité de questionnement qui a pour but de révéler aux hommes ce fardeau d'ignorance qu'ils portent tous et qu'ils ne trouvent léger que parce qu'ils le prennent pour un véritable savoir. Il s'agit donc pour Socrate de faire le point sur ce qu'il en est de l'essence de la sagesse, du sens de sa sagesse et de sa mission parmi les hommes.

Commentaire

Il y a sagesse et sagesse. Dans son acception la plus haute et la plus véritable, la sagesse, vertu suprême, est la parfaite connaissance de tout ce qui est comme de tout ce qui a été et de tout ce qui sera. Un tel savoir ne peut être que celui d'un dieu. La sagesse de l'homme, c'est-à-dire d'un mortel, ne peut résider dans une telle complétude. C'est pourquoi l'Oracle dit de Socrate qu'il est seulement *le plus sage des hommes*. C'est le dieu de Delphes, Apollon, divinité solaire et symbole des savoirs, qui parle en effet. On aurait tort, et telle est

la pente pourtant, de prendre ce « plus » pour l'expression d'une acmé, d'un sommet de sagesse auquel seul Socrate aurait pu accéder. Le sage vraiment sage sait qu'il l'est. Or, Socrate ne possède pas un tel savoir, il s'en sent, mieux, il s'en sait totalement démuné. Mais la parole divine ne peut être trompeuse surtout celle qui sort de la bouche de la pythie aux lèvres desquelles sont suspendues les destinées du monde grec. Afin d'éprouver la vérité de la parole divine, Socrate se met en quête d'interroger ceux dont on dit qu'ils sont sages pour mieux interpréter le sens de sa sagesse dont il ne sent point l'existence. Éprouvant les autres, Socrate comprend qu'ils passent certainement pour sages aux yeux des autres et surtout d'abord aux leurs mais qu'ils ne le sont nullement. La sagesse de Socrate, toute humaine mais hautement et excellentement humaine, réside tout entière dans le savoir de son ignorance. Socrate sait qu'il ne sait pas et si cela ne le met pas au-dessus des autres, cela le rapproche, très humblement, du sol authentique à partir duquel un savoir digne de ce nom peut prendre son essor. Et c'est pourquoi Socrate paraît si insupportable aux hommes de son temps, eux qui, fiers et orgueilleux, n'ont d'autre ambition que de paraître les meilleurs, les plus sages, les plus beaux et les plus vertueux. Par le tranchant de son discours qui ne s'inquiète que d'être vrai et juste, Socrate s'aperçoit toute cette pompe des apparences qui ne vaut rien tant qu'elle ne se fonde pas

sur un savoir réel, ce qui ne peut arriver que lorsque l'on est capable de reconnaître ouvertement et véritablement son ignorance. Tel est le sens de la sagesse de Socrate et telle est la mission qu'il s'est vu confiée par le dieu : rappeler aux hommes la nullité de leur sagesse eu égard à la sagesse réelle non pour les inviter à la paresse intellectuelle et au scepticisme de bon aloi mais pour qu'ils gardent sans cesse à l'esprit que le savoir n'est rien s'il ne reconnaît pas à sa source même et comme sa source même cette ignorance qui se sait.



Vocabulaire

Sage : La sagesse socratique consiste à reconnaître son ignorance et à ne pas croire savoir ce que l'on ne sait pas. Tel est le fondement du savoir, et cette prime reconnaissance de *son* ignorance *propre* est seule à même de rendre possible une recherche de la connaissance ainsi que de légitimer l'exhortation que Socrate fait aux hommes de se libérer des chaînes de leurs pseudo-savoirs. En son origine donc, cette sagesse humaine est inquiétude, mais saine et heureuse inquiétude de l'esprit qui s'évertue d'abord et sans relâche à traquer dans son antre, c'est-à-dire dans l'âme, cette ténébreuse ignorance qui n'est un fléau que lorsqu'elle s'ignore elle-même.

Portée

Il s'agit ici de rien de moins que de la définition même de la Philosophie qui se présente, en son nom même, comme amour ou désir du savoir. Seul peut désirer le savoir celui qui, justement, sait ne pas le posséder. Cette sagesse, cette « sophia » qui brille à l'horizon de toute recherche, aime le philosophe qui, pour cette raison et comme l'amant qu'il est, ne sera jamais l'homme des certitudes et des savoirs définitifs mais bien plutôt celui qui s'étonne quant à ce qui est et qui s'étonne que le monde ne s'étonne pas de l'ignorance qu'il porte non pas derrière lui mais par devers soi, ce qui ne manque pas, attraction oblige, de faire tomber un tel monde dans l'erreur, dans la désillusion ou dans le mensonge. Cette sagesse socratique aura fécondé toute l'histoire de la Philosophie, et lui aura même donné naissance, et l'on peut trouver chez Montaigne et sa distinction entre l'ignorance abécédaire et la docte ignorance ou encore dans le geste radical mené par Descartes dans ses *Méditations* pour se mettre en quête d'un savoir digne de ce nom, des échos parfaitement fidèles, à l'esprit sinon à la lettre, de ce « je sais que je ne sais rien ». Dans la citation suivante, nous allons voir justement que cette sagesse, si elle est socratique n'est pas celle de Socrate, et n'a de sens qu'à être reprise et par conséquent transmise.



Il est évident que l'oracle ne parle pas ici de moi, mais qu'il s'est servi de mon nom comme d'un exemple, et comme s'il eût dit à tous les hommes : le plus sage d'entre vous, c'est celui qui, comme Socrate, reconnaît que sa sagesse n'est rien.



Apologie de Socrate, 23b.



Idée

L'exemplarité du philosophe, si elle témoigne bien d'une singularité, ne signifie pas une supériorité mais une invite à prendre modèle sur celui qui se présente comme un puits d'ignorance.

Contexte

On accuse Socrate d'impiété et de corruption de la jeunesse. Le travers de Socrate, qu'il partagerait avec les philosophes, serait sa volonté de rendre raison de tout, contrefaisant, d'une part, le faux en vrai et le mal en bien selon ses intérêts propres, et tâchant, d'autre part, de pénétrer les arcanes de la nature que seule une intelligence divine est à même de pouvoir percer. Socrate s'attache donc à préciser le sens de la parole oraculaire à son égard qui, certes, constitue bien une élection, mais qui ne vise pas l'individu Socrate pour lui-même mais tel qu'il se trouve être celui qui est conscient de son ignorance. Il s'agit donc de réfléchir sur l'exemplarité du philosophe et d'abord sur l'exemplarité de Socrate afin que la valeur que l'on accorde à telle singularité, la sienne en l'occurrence, soit mesurée à l'aune d'un discours vrai et que l'accusation portée contre lui n'ignore pas ce qui l'anime réellement, c'est-à-dire sa haine de la vérité et sa haine à l'encontre de son porte-parole, à savoir Socrate le prête-nom.

Commentaire

Il ne s'agit pas là d'une illustration de la fameuse ironie de Socrate. Socrate ne feint pas l'humilité comme pour mieux échapper au juste reproche auquel s'exposerait celui qui se présenterait comme « exemplaire ». D'ailleurs, Socrate ne se donne pas en « exemple », il est *donné*, et par le dieu lui-même, en exemple. Autrement dit, il incombe à Socrate d'être cité en exemple, ce qui, dans la cité, ne peut aller sans quelque sacrifice. Socrate sert le dieu de Delphes, dieu de lumière et de

vérité. Il le sert, cela veut dire qu'il s'efface lui-même au profit du dieu qui trouve en Socrate le moyen de parler en son nom et de faire entendre sa voix par l'entremise de ce porte-parole, de ce prête-nom qu'est Socrate. Voilà qui fait de Socrate une ombre portée. Et il le restera puisqu'il est aussi celui au nom de qui la Philosophie, littérairement et littéralement, sera par Platon déployée. Un exemple ou, plus précisément, un modèle, un paradigme, voilà ce que doit être le philosophe. Mais l'exemplarité du philosophe ne vaut que si elle s'exemplifie, c'est-à-dire que si elle trouve à s'instancier chez d'autres individus qui, après avoir suivi l'exemple, sauront être, pour d'autres, des modèles à suivre. Cela pourrait être difficile et même élitiste si l'exemplarité en question relevait de l'inaccessible. Mais, derechef, l'excellence qui est ici requise est l'excellence de l'humilité puisqu'il s'agit, d'abord et toujours, de reconnaître le néant de son savoir eu égard à ce qui reste à savoir, c'est-à-dire en comparaison au savoir divin ou au divin savoir et qui se présente à nous, suivant l'exemple de Socrate et de Platon, comme un horizon vers lequel nous avançons sans que jamais ne se réduise vraiment la distance qui nous sépare de lui. L'existence d'un mortel et les limites qui sont les siennes (celles de la raison et des sens) rendent impossible l'acquisition d'une sagesse pleine et entière. C'est pourquoi « le plus sage » est celui pour qui la sagesse reste seulement possible, c'est-à-dire reste un possible. Et cela ne se peut que s'il sait qu'il n'est pas sage, c'est-à-dire qu'il sait qu'il ne sait pas. Ce non-savoir su et reconnu, ce rien de connaissance n'est pas la marque d'une impossibilité d'une connaissance

véritable mais au contraire le signe de sa possibilité extrême. C'est pourquoi Socrate, entre tous les philosophes, reste et restera toujours exemplaire, car à ne se déprendre jamais de son « je ne sais pas », il nous rappelle sans cesse que le savoir, dont nous voudrions qu'il soit un butin définitivement acquis, est à réinterroger, à reprendre, à refaire, afin que, philosophant vraiment, nous restions vigilant quant aux définitions que nous donnons aux choses et n'oublions jamais que les limites des choses et du monde sont d'abord celles de notre « savoir » et qu'elles sont donc toujours provisoires parce que perfectibles.



Vocabulaire

Exemple : Le terme « exemple », ici, traduit le terme « paradigme » qui signifie « modèle » et qui a, dans l'économie de la pensée platonicienne, une place essentielle au sens où, nous le verrons, d'un point de vue épistémologique et ontologique, ce sont les idées qui apparaissent comme les archétypes, c'est-à-dire les modèles des choses que nous rencontrons dans le réel. Si l'*Apologie de Socrate* est bien le premier ouvrage de Platon, nous avons là la première occurrence du terme « modèle » (paradigme) référée non à l'idée mais à Socrate lui-même ou, plutôt, à ce dont Socrate est le nom. Le modèle étant ce à quoi il faut se conformer ou, ici, ce à qui il faut se conformer, non pas tant pour lui ressembler mais pour ressembler à ce qu'incarne le modèle, digne d'être imité, à savoir la sagesse dans son humaine perfection.

Portée

« L'Apologie » entérine l'exemplarité de Socrate puisqu'elle montre que ce dernier, alors que sa vie même est en jeu, reste un exemple en ce qu'il reste fidèle à sa mission qui est de dire la vérité aux hommes, à commencer par celle qui consiste à leur montrer que derrière cet apparent savoir dont ils se font un appareil se cache une ignorance d'autant plus délétère qu'elle ordonne leurs pensées et leurs actes à leur insu. Socrate est exemplaire en ce qu'il fait véritablement sien le précepte inscrit sur la porte du temple de Delphes « connais-toi toi-même » et qui est une invite à connaître ses limites afin de ne pas sombrer dans la démesure. Chacun peut connaître ses limites, cela est à la portée de tous et tous, pour cette raison, devraient le faire, mais peu le font vraiment. Le discours de Socrate (la Philosophie en somme) est universel d'une part parce qu'il s'adresse à tous les hommes et d'autre part parce que le mal dont il entend délivrer les hommes, à savoir non pas l'ignorance mais l'ignorance de l'ignorance, est elle aussi universelle.

Les ombres et les choses : l'opinion et la connaissance

« Hé quoi ! Ne vois-tu pas quelle triste figure fait une opinion qui ne repose pas sur la science ? »

République, VI, 506c.



Idée

L'opinion n'a de valeur et de sens que si elle est fondée par la connaissance authentique, à savoir la science.

Contexte

Le livre VI de la *République* est consacré à l'éducation des philosophes, seuls à même de guider droitement et justement les affaires politiques. Pour ce faire, encore faut-il posséder la science autorisant l'ordination positive des affaires de la cité. C'est, en dernière instance, la connaissance du bien qui légitime la pratique politique si celle-ci veut répondre aux exigences de justice et de vérité commandées par la vertu morale. Les interlocuteurs de Socrate pressent donc ce dernier de donner sa définition du bien, fusse à titre d'opinion. C'est alors que Socrate – qui vient de signaler son ignorance à l'égard du bien – rappelle qu'en la matière, en effet, il ne pourra s'agir que d'opinion et qu'il convient de garder en mémoire que tout ce qui pourrait être dit sur le bien ne le sera pas en terme de science et c'est pourquoi, au regard du bien qui est la source même de la science, nos discours, à commencer par le sien, ne peuvent avoir que peu de valeur. Que, face au plus essentiel, à savoir la connaissance du bien en son essence et en sa vérité, nous en soyons réduits à conjecturer, ne doit pas nous inquiéter ou nous conduire à la misologie, car l'essentiel, selon la leçon socratique, est que nous le sachions.

Commentaire

Deux enseignements essentiels nous sont ici donnés : d'une part, science et opinion sont deux choses distinctes, autrement dit, avoir une opinion n'est pas savoir ; d'autre part, nous apprenons que la valeur de l'opinion dépend de la science. Si les opinions qui ne reposent pas sur la science sont dites « misérables » (le mot grec renvoie à laid, difforme, infamant) c'est qu'elles ne peuvent répondre d'elles-mêmes et que nulle cohérence, en elles-mêmes, ne témoigne de leur validité. Mais tel est le trait caractéristique de l'opinion que de n'être pas à elle-même. En ce sens, c'est seulement en se fondant sur la science, sur un savoir apodictique, entendez démonstratif, que l'opinion peut recevoir une légitimité et correspondre au réel. Plus précisément, c'est en ayant en elle des éléments de science que l'opinion fait montre de sa valeur. Il est question, ici, de la pertinence de l'opinion ou plutôt de la pertinence qu'il est possible de trouver dans l'opinion. En soi, pourrions-nous dire, l'opinion n'a pas de valeur car elle n'a pas d'en soi. Il y a bien une vérité de l'opinion – sans laquelle l'opinion n'aurait pas d'être et ne serait pas – mais cette vérité est celle de la science. L'opinion ne s'appartient pas, elle n'a de valeur que celle que l'on lui donne, d'où sa subjectivité

et son relativisme, et cette valeur, à son tour, n'a de sens et de valeur qu'à se référer à ce discours qui s'étalonne lui-même, c'est-à-dire la science, étant entendu que le mètre étalon est, en l'occurrence, le bien lui-même qui apparaît comme l'axiome ontologique à partir duquel tout se démontre ou, du moins, tout se comprend. C'est, selon la geste socratique, à une prise de conscience à laquelle nous invite Platon et elle est d'autant plus impérieuse qu'elle concerne l'origine et la fin de tout savoir, à savoir le bien. C'est pourquoi, d'un point de vue pédagogique, le départ entre la science et l'opinion doit être fait et fait de telle sorte que la science apparaisse comme ce qui autorise une estimation authentique.



Vocabulaire

Opinion : L'opinion est un savoir immédiat et qui n'est précisément pas le fruit d'une réflexion. Si l'opinion est un savoir immédiat, c'est qu'il l'est pour l'individu qui a telle ou telle opinion. Mais, en réalité, l'opinion est un préjugé, autrement dit quelque chose qui nous a été donné, à notre insu, par notre culture, notre entourage et qui s'est constitué, en nous, sans que nous en ayons conscience. C'est pour cette raison que l'opinion ne peut avoir la forme du savoir, même dans le cas de « l'opinion droite ». En effet, l'individu peut avoir une opinion conforme à la réalité et être pratiquement pertinente, mais si l'individu ne sait pas pourquoi il en est ainsi, s'il ne peut donner les raisons de la validité de son opinion, dès lors il ne sait pas alors même que ce qu'il dit peut être vrai.

Science : La science est le savoir en son acception authentique, c'est-à-dire en tant qu'il est pleinement conçu par l'individu qui se trouve capable,

et de façon démonstrative, de justifier rationnellement son discours. La science est donc un savoir apodictique et il ne doit jamais être réduit à un simple résultat au sens d'une somme de connaissances. La science est un processus, à savoir le processus même de l'individu qui se réapproprie constamment ce qu'il sait à propos du réel. Pour accéder à la science en sa plénitude, il faudrait avoir la connaissance du bien dont Platon nous dit qu'elle est comme impossible au sens où le bien est ce qui ne peut qu'être entrevu mais jamais totalement saisi. C'est pourquoi la science, autrement dit la vérité, est l'objet de l'amour du philosophe.

Portée

Une lecture un peu trop rapide pourrait laisser entendre que Platon jette le discrédit sur l'opinion et qu'il se borne à louer les mérites du savoir authentique qu'est la science. Or, toute la grandeur de l'entreprise platonicienne, loin de récuser l'opinion, est de justifier cette dernière. Le prisonnier libéré doit retourner dans la caverne, car, dans cette vie – toute ténébreuse et terrestre dira Montaigne en ses *Essais* – nous ne pouvons avoir rapport qu'avec des ombres. C'est pourquoi l'on fait un faux procès au platonisme lorsque l'on dit de lui qu'il renie tout ce qui n'a pas la pureté de l'idée et, par conséquent, de la science. Toute l'histoire de la Philosophie, à la suite de Platon, qu'il s'agisse des idéalistes aussi bien que des empiristes, n'aura de cesse de se réapproprier la complexité de cette distinction entre science et opinion et de s'interroger, par là même, sur le statut et la valeur qu'il convient à donner à ces deux grands pans de la connaissance humaine.

« D'abord ce seraient les ombres qu'il distinguerait plus facilement, et après cela, sur les eaux, les images des hommes et celles des autres réalités qui s'y reflètent, et plus tard encore ces réalités elles-mêmes. »

République, VII, 516 a.



Idée

L'accession à la connaissance n'est pas directe, et s'il n'y a de savoir qu'à dépasser l'opinion, cela ne se peut qu'en passant par l'opinion.

Contexte

Au livre VII de la *République*, Platon expose la très fameuse allégorie de la caverne. Il s'agit de brosser le portrait du rapport de l'homme eu égard à la connaissance et à l'ignorance. En somme, qu'est-ce que connaître et qu'est-ce qu'ignorer ? Présentant la condition de l'homme relativement au savoir, Platon montre que les hommes sont primitivement prisonniers des ombres, c'est-à-dire du règne de l'opinion et de l'apparence et qu'il faut donc opérer une libération qui se confond avec l'éducation, c'est-à-dire la saisie de ce qui est tel qu'il est vraiment. Il faut donc que le prisonnier, empruntant la route sinueuse et ardue du savoir, sorte de la caverne pour accéder aux choses elles-mêmes et non à leurs simulacres. Or, au sortir de la caverne et des pénombres, le prisonnier, ébloui, n'a d'abord rapport qu'à des ombres, des reflets des choses sur les eaux, bref à tout ce qui lui permet d'accoutumer sa vue, entendons, son intelligence du réel. Si, dans la caverne, nous avons rapport à des ombres, hors la caverne nous avons encore *d'abord* rapport à des ombres.

Commentaire

C'est une chose peu remarquée que le prisonnier libéré doit retrouver, hors la caverne, des ombres. Or, cela est remarquable. Platon nous montre bien ainsi que, même dans ce lieu de l'intelligible, où les choses paraissent dans leurs vérités et dans la vérité que dispense le soleil du bien, les ombres sont notre premier commerce. Ce trait admirable souligne combien il y a unité dans le monde platonicien qui

n'est pas double mais qui est seulement articulé et qui est articulé par les ombres, autrement dit, par le sensible et tout ce qui relève du corps. Autre manière de dire que nous ne pouvons nous élever qu'en prenant appui ou appel sur ces ombres qui constituent (puisque nous avons un corps) le sol de l'existence. En outre, l'allégorie l'indique, une fois acquise l'intelligence du réel en sa vérité, il revient au prisonnier de retourner dans ce monde d'ombres qui est, proprement, *son* monde même s'il n'est pas *le tout* du monde. Car, la tâche du philosophe est de porter, au cœur même des ombres, la clarté de l'idée et la parole de vérité qui tranche sur le discours diffus et confus de l'opinion. Cependant, si, dans la caverne, les hommes ne saisissent pas les ombres comme ombres et l'opinion comme opinion, hors la caverne, les ombres ne sont qu'une première étape qu'il faut dépasser, voire transcender. Les ombres constituent le premier degré de l'intelligible et elles ne valent qu'en tant qu'elles sont ce *premier* degré et n'ont d'être qu'en tant qu'elles sont ce *premier degré*. C'est que tout est affaire de gradation. On n'accède pas à la vérité directement et sans peine. Il y faut du temps et de l'effort. Il y faut une implication et une application de tout l'être de l'homme. C'est cette patience, cette attention, et cette attente que nous fait ressentir Platon en disant : d'abord les ombres, puis les images des choses qui se reflètent dans l'eau ou dans quelque miroir, enfin les choses elles-mêmes. Cela nous apprend que la science, la connaissance n'est pas une rupture d'avec l'ignorance, mais que pour parvenir au savoir réel il faut précisément commencer par se désaccoutumer de ce qui nous est le plus familier, le plus coutumier :

les ombres justement. Ces ombres sont ce dont il nous faut *partir*, c'est-à-dire qu'elles sont ce seul et unique commencement à condition que nous les quittions en tant que telles. Autre manière de dire que l'origine, pour nous, et l'origine la plus originelle, à savoir celle du savoir, doit toujours restée enténébrée, ombreuse, encapuchonnée dans son manteau de nuit comme Socrate se cachant à Phèdre pour faire un discours qu'il sait n'être pas vrai mais qui a l'avantage d'être facile à entendre parce qu'en accord avec l'opinion. C'est parce qu'elles sont faciles que nous commençons par les ombres et qu'elles sont notre origine, mais leur vérité, la vérité de l'origine, c'est-à-dire la vérité de leur noirceur et la positivité de leur contour nous ne l'apprenons que plus tard, et, à vrai dire, qu'à la fin.



Vocabulaire

Ombres : Il y a ombre et ombre. Les ombres ce sont d'abord ce que nous appelons le « réel », que nous ne connaissons pas réellement, et auquel nous croyons d'autant plus qu'il se donne à nous de façon tangible, visible, sensible en un mot. Platon aura à cœur de montrer que le réel livré par les sens n'est qu'apparent, inconstant et n'est donc pas ce qu'il paraît être. Raison pour laquelle il ne peut être l'origine d'aucun discours véritable et d'aucune réalité. Il y a ensuite les ombres du lieu intelligible qui, elles, figurent un degré de la connaissance puisque là, l'ombre se donne comme telle, dans sa vérité d'ombre. L'ombre de la caverne c'est l'ombre qui n'est pas connue, l'ombre hors la caverne c'est celle qui est connue.

Image : Mot-clef de la pensée platonicienne, l'image, là encore, est double. Il y a deux valeurs de l'image : une valeur négative, *eidolon*, où il s'agit de désigner une reproduction qui prend appui sur l'apparence, et une valeur positive, *eikon*, où il s'agit de désigner une reproduction qui tend à ressembler le plus parfaitement à son modèle. Cette notion d'image est sous-tendue par la notion d'imitation (*mimésis*) au sens où, pour Platon, le sensible, c'est-à-dire l'ordre du corps, est une imitation de l'intelligible, c'est-à-dire l'ordre de l'âme.

Portée

C'est toute l'allégorie qui est, ici, présentée en raccourci. D'abord les ombres, les images des choses qui se reflètent et, enfin, les choses elles-mêmes. On retrouve là une image de la tripartition qui sera reprise avec l'idée du lit au livre X : la représentation du lit par l'artiste (ombre), le lit de l'artisan (image au sens iconique) et le lit lui-même, à savoir l'idée du lit. Cette structuration organise toute la représentation de la réalité selon Platon. On retrouve cette logique tripartite dans la constitution de la cité, au sens où les trois instances sociétales – artisans et commerçants, guerriers et philosophes – représentent la hiérarchie du réel, ombres, image, idée relevée plus haut. Cette gradation, cette hiérarchie ontologique commandée par la logique tripartite fera fortune avec le néoplatonisme et notamment la pensée plotinienne déterminant la réalité selon les trois hypostases, l'Un, l'intellect et enfin l'âme du monde.